

Je suis fatigué de me battre. Nos chefs ont été tués. Looking Glass est mort. Too-Hul-Hul-Sote est mort. Tous les anciens sont également morts... Celui qui dirigeait nos jeunes gens, Ollokot, est mort. Oh ! il fait si froid et nous n'avons pas de couvertures. Nos petits enfants meurent de froid. Certaines personnes parmi mon peuple se sont enfuies dans les collines, elles n'ont ni couvertures ni nourriture. Personne ne sait où elles sont allées, peut-être sont-elles déjà mortes de froid. Je veux qu'on me laisse du temps pour rechercher mes enfants, et voir combien je peux en retrouver vivants. Il se peut que je les retrouve parmi les morts. Écoutez-moi, dites au général Howard que je connais son cœur. Le mien est triste et tourmenté. À partir de ce jour, de l'endroit où se tient le soleil, je ne combattrai plus jamais !

CHEF JOSEPH (1877)

Chef de la tribu des Nez-Percés

UNE PUBLICITÉ pour la quincaillerie Hobson, peinte sur le pignon nord de la maison du vieux Sam Grisum, annonçait la ville d'Eden à deux minutes, et donnait une idée de l'étendue de tout ce qu'on pouvait y trouver.

Les flocons de neige s'étaient progressivement éparpillés depuis qu'Elias avait quitté Helena, pour finir par disparaître totalement. Il gara son pick-up sur le parking du Two-Birds, pensant que la meilleure chose à faire était de marquer son retour en buvant quelques bières.

Rien n'avait changé. La rambarde en bois poli et graisseux rappelait un temps où l'on y accrochait les rênes des chevaux. Laird Adams, le patron du bar, n'avait jamais voulu la démonter, par nostalgie, et parce qu'il subsistait encore deux ou trois types de son espèce dans le comté, adeptes de la même religion.

Elias s'installa au comptoir. L'intérieur du bar était

sombre. Il n'y avait pas de fenêtre dans le fond, et celles de la façade n'avaient pas vu un chiffon depuis des lustres. Adams servit Elias et retourna auprès de la poignée d'habitues occupés à suivre une rétrospective de la saison régulière de base-ball sur l'écran d'une petite télé accrochée à une cloison, comme on peut en voir dans les chambres d'hôtels, ou d'hôpitaux.

Il y avait toujours la rangée de photographies coincées sous les moulures ouvragées encadrant le grand miroir fixé derrière le comptoir. Des clichés d'Edward Sheriff Curtis, pris au début du XX^e siècle, sur une durée de vingt-trois ans, avec un Reversible Back Premo. Il faut croire que Curtis avait senti l'urgence de photographier les derniers Indiens, tant qu'il restait quelque chose à sauver de leur mode de vie ancestral figé dans leur posture et leurs vêtements traditionnels, un peu comme les Lomax père et fils avaient pu le faire avec la musique des Noirs, persuadés qu'une forme de vérité s'y trouvait et qu'il fallait en témoigner, coûte que coûte.

Curtis était lui aussi obsédé par la mission qu'il s'était assignée. Il n'utilisait pas de cellule, pas de filtre, ni aucun autre gadget. Durant la nuit, il développait les plaques insolées à l'aide d'un révélateur à l'acide pyrogallique, dans l'exiguïté de sa tente, ne dormant presque pas. Il effectuait les tirages de contrôle dès le lendemain matin, avant de repartir en quête de ces peuples à qui il lui semblait devoir quelque chose, et dont il savait au fond ne jamais

pouvoir totalement s'exonérer. Cet envahisseur blanc qu'il ne cesserait pas d'être aux yeux des Indiens, même après dix mille photos.

Elias reconnut Three Eagles, Raven Blanket et bien sûr Chef Joseph, qui était devenu l'ami de Curtis. Papa Tulssa, le père adoptif d'Elias, lui-même descendant de la tribu des Nez-Percés, avait fait les présentations un jour qu'ils étaient venus boire un verre entre hommes. L'Indien raconta qu'à la mort de Chef Joseph, le photographe aida à creuser le trou destiné à recevoir la dépouille de son ami, et à la descendre dans la tombe provisoire, avant qu'on lui donne enfin une sépulture digne de son rang. On fit graver une plaque de marbre avec le nom indien du grand chef des Nez-Percés, Hin-mah-too-yah-lat-kekht, qui signifie « Tonnerre grondant dans les montagnes ».

Le vieux rêve d'unité des nations indiennes de Tecumseh était mort depuis longtemps, et pourtant, malgré les tragédies vécues, on pouvait apercevoir toute la dignité qui demeurait dans le regard de ces vieillards résignés, et dont personne ne parviendrait à les déposséder, surtout pas sur ces clichés qui leur rendaient hommage, d'une certaine façon. Une tentative pour Curtis de se racheter auprès des nations amérindiennes.

Les choses reprenaient lentement leur place, tandis qu'Elias buvait sa bière sous les regards séculaires, s'ordonnant comme des grains de maïs en formation sur la rafle d'un épi. La désignation d'un projet qu'il

n'identifierait dans son ensemble qu'à maturation, lorsqu'il aurait détaché la première graine enchâssée sur le placenta de son existence. Fidèle conviction. Amère incertitude. Dans quelques heures il serait de retour à Eden Creek, là où il avait toujours vécu, là où il avait vu mourir Papa et Mama Tulssa, l'un par accident et l'autre de chagrin.

Il déposa deux billets de un dollar sur le comptoir en pensant que l'humanité semblait, à quelque chose près, s'être au moins entendue sur ce point : où que l'on se trouve, le prix de la bière restait immuable – ce qu'il avait pu constater en partant en quête de ses vrais parents dans un endroit reculé du monde, quelque part en France, à la Croix du Loup. Le parallèle l'amusa un instant, alors qu'il sortait du Two-Birds, ramenant ses cheveux en arrière pour mieux accueillir le vent et la fraîcheur du dehors.

Charles Hobson ne put masquer sa surprise en voyant entrer Elias dans sa quincaillerie. Il se garda de poser la moindre question, il n'avait aucune envie d'écouter une réponse qui ne lui aurait pas convenu. Le quincaillier était un homme pragmatique, pour qui il ne pouvait exister qu'un seul type de réussite chez un homme. Quelques années auparavant, lorsqu'il s'était aperçu que sa fille s'était entichée d'Elias, il n'avait pas béni la nouvelle et avait comploté dans l'ombre pour envoyer Elisa dans les bras de Caryl Drumm, l'héritier de l'immense empire forestier Drumm. Homme pragmatique, Hobson

l'était, et terriblement méfiant des tournures du cœur.

Elias explora chaque rayon du magasin, choisissant ce dont il avait besoin : bâche de chantier percée d'œilllets renforcés d'anneaux métalliques, tronçonneuse thermique, huile pour chaîne, hache, clous, pointes à chevrons, cavaliers, masse, marteau, égoïne, tarière, sac de couchage, couverture, jerricans, corde, carabine, munitions, conserves et toutes sortes d'ustensiles qu'il déposait sur le comptoir et au pied du comptoir. Hobson comptabilisait les articles au fur et à mesure. Une fois qu'Elias eut terminé, Hobson lui présenta la note et il régla en espèces. Le quincaillier l'aida à transporter les courses jusqu'à la camionnette. Elias rangea le tout sur le plateau du pick-up et recouvrit son chargement avec la bâche de chantier, qu'il accrocha aux ridelles à l'aide de tendeurs. Hobson le regardait faire.

– Je suppose que tu comptes rester un peu dans le coin ? dit-il avec un fond de gravité dans la voix.

– Possible, répondit Elias, tout en vérifiant l'arrimage.

– Je peux te donner un conseil ?

– On dirait que vous allez me le donner, de toute façon.

– Rien ne changera parce que tu le décides seul.

Elias qui relevait la ridelle suspendit son geste durant un morceau de seconde, puis la ferma et la bloqua avant de se tourner vers Hobson.

– Pourquoi vous me dites ça ?

– Parce que je t’aime bien, et ne va surtout pas croire que je te mets en garde.

– Pour se garder de quelque chose, il faudrait encore que ce quelque chose existe.

– On s’est compris, dit Hobson en tendant la main.

Elias hésita un instant et finit par serrer la main du quincaillier. En s’éloignant dans son Dodge, il vit rapetisser la silhouette d’Hobson sur la vitre du rétroviseur, semblable à une carte à jouer sans valeur hors du paquet, avant de détourner les yeux.

Il passa par la bibliothèque d’Eden et emprunta plusieurs livres : des recueils de poésie de T. S. Eliot, des romans de Jim Harrison et *La Rivière des Indiens* de Jeffrey Lent. Le lieu et le moment lui semblaient parfaits pour des retrouvailles de cette nature. Elias s’arrêta ensuite à la station-service au sud de la ville, fit le plein, remplit les jerricans d’essence, et acheta deux bidons d’huile pour moteur deux temps et un pour quatre temps. La caissière mangeait des chips en pianotant sur son téléphone mobile. Elle prit l’argent, le compta et rendit la monnaie sans même lever les yeux. Le moment était venu de retourner à Eden Creek.

ELIAS TRAVERSA ROCK BRIDGE et prit la route menant à la vallée. Il emprunta une piste défoncée par les pluies et le passage des engins de débardage, puis bifurqua sur le chemin qui se terminait en cul-de-sac. Il avança jusqu'au bout et gara le pick-up. Derrière le pare-brise, il observa un moment ce lieu familier, descendit, parcourut à pied le disque quasi parfait de la clairière, embrassant du regard tout ce qui lui avait appartenu et qui ne lui appartenait plus. La propriété de ses parents, qu'il avait vendue aux Drumm avant de se rendre en France. La cabane en rondins, également, si bavarde de souvenirs.

Parvenu devant la palissade, Elias releva la clenche du portail fait de lattes de robinier calibrées et dégauchées de ses propres mains, il s'avança dans cette allée qu'avait entretenue Mama Tulssa, désormais recouverte de mousse et piquetée d'armoises desséchées. Il monta les trois marches jusqu'à la galerie. Le cadenas était toujours en place. Il glissa une

main dans l'anfractuosité située au-dessus du chambranle de la porte et toucha du bout d'un doigt la clé sertie dans la petite cavité. Un ressac d'émotions le bouscula, il se concentra sur sa respiration. Il saisit la clé et la fourra dans une poche de sa veste, se laissant gagner par des odeurs de sève et d'humus. Au loin, un pic saupoudrait le fût d'un pin de coups de bec.

Elias n'entra pas, pensant que seul un homme absent d'un lieu est en capacité d'imaginer que les choses puissent changer d'elles-mêmes, mais que confronté à la réalité, il n'y a que cet homme-là pour accomplir ce qui lui semble devoir être accompli. Il n'en voulait pas à Papa et Mama Tulssa, mais c'était la maison du mensonge. Il se moquait de savoir qu'elle appartenait désormais aux Drumm.

Il s'assit sur le rebord de la galerie et balan a ses jambes dans le vide. La maison derrière lui. Le silence contre lui. Un roitelet émergea de sous le plancher, sautilla un moment, décolla et s'éloigna d'un vol saccadé, à la recherche d'un insecte perdu ou de graines oubliées. Dans un avenir proche, la neige allait tout effacer.

Son voyage en France avait au moins apporté à Elias la certitude de n'être jamais mieux ailleurs, sans pour autant être en mesure de jurer qu'il n'y aurait pas un jour un autre endroit où son cœur aguerri parviendrait à se déployer sur un horizon vierge. La certitude que sa place était ici, mais que les circonstances et les choix qu'il ferait dans le futur en décideraient peut-être autrement. Papa Tulssa avait

un jour affirmé que le bonheur, selon lui, c'était d'avoir quelque chose à perdre et d'en être conscient. L'Indien n'était pas le genre d'homme à jeter gratuitement des phrases dans le vide. Cette pensée glaça le sang d'Elias, sans qu'il comprenne véritablement pourquoi. Qu'avait-il à perdre qu'il n'ait déjà perdu ? Hormis cette maison, adossée à une autre vie. Il fut convaincu qu'il devait à présent mettre en pratique la théorie de Papa Tulssa.

Lui revinrent en mémoire les derniers mots de Mama Tulssa. Ce secret qui brûlait les entrailles de la vieille femme. *Tes parents, ils sont pas morts d'une maladie contagieuse. Ils étaient bien vivants quand on les a vus pour la dernière fois. Ils t'ont laissé en toute confiance, ils avaient des affaires à régler dans leur pays. Je sais pas pourquoi ils t'ont pas emmené avec eux, probable qu'ils voulaient pas t'infliger un aussi long voyage à ton jeune âge. Ils nous ont assuré qu'ils seraient vite de retour... Tu peux être sûr qu'ils t'aimaient. Personne aurait pu croire qu'ils reviendraient pas te chercher, tellement ça leur fendait le cœur de te laisser. Ça crevait les yeux qu'ils jouaient pas la comédie. S'ils sont pas revenus, c'est qu'il s'est passé des événements. Des événements assez graves pour qu'on abandonne l'idée de voir grandir son propre enfant. Tes parents s'appelaient Charles et Estelle de Montvert. Greenhill, c'est le nom qu'ils avaient pris ici, à Eden Creek.*

Elias rassembla du bois mort entreposé sous la galerie et le déposa devant la porte. Il décolla des plaques de lichen accrochées à la façade et les plaça

sous le bois. Il rejoignit ensuite le pick-up, ramena un jerrican d'essence et aspergea les rondins. Il craqua une allumette, enflamma les lichens et se recula. Il quitta la galerie, attendit que le feu trouve l'essence et se mette à mordre le bois. Quelques minutes plus tard, l'incendie crépitait et une fumée noire montait dans le ciel limpide. Depuis le portail, Elias regarda la porte s'embraser et les flammes s'insinuer entre les rondins et sous le toit, comme autant de langues avides.

Lorsque la cabane eut disparu dans le brasier, Elias se retourna vers la forêt. La brûlure sur son dos et la beauté du monde d'Eden dans ses yeux rougis.

EN FIN D'APRÈS-MIDI, l'incendie avait entièrement consumé la cabane. Elias était assis sur le plateau du Dodge. Il mangeait une boîte de corned-beef, piquant les morceaux avec la pointe du couteau offert par John Gray, l'Écossais qui l'avait hébergé lors de son séjour en France, à la Croix du Loup. L'homme qui lui avait permis de connaître la vérité sur ses origines.

Le ronronnement d'un moteur sortit Elias de sa torpeur. La calandre d'un 4×4 apparut dans le chemin. La bouche grillagée avalait des lambeaux de brume et les recrachait par les ouïes d'aération situées sous le pare-brise. Le véhicule s'arrêta contre le Dodge, le chauffeur coupa le moteur et descendit. On entendait le feu respirer. Au loin, une poignée de nuages gris furetait autour des sommets.

Le shérif Botica rajusta son chapeau sur sa tête et sonda le ciel en plissant les yeux. Il vint s'appuyer contre la ridelle du pick-up, face aux braises

fumantes. Nelson Botica avait été le grand ami de Papa Tulssa.

– Salut fiston ! Quand j’ai vu la fumée monter dans le ciel, en patrouillant, je me suis douté que tu y étais pour quelque chose.

– Désolé de vous avoir dérangé. Ce n’était pas mon intention.

– C’est pas grave... ce qui l’est plus, c’est que la maison ne t’appartient plus, à ce que je sache.

– Qui voudrait habiter ici ?

– C’est pas le problème, tu le sais bien.

– Je paierai ce qu’il faut aux Drumm.

Botica releva le menton en direction de la forêt.

– Les Drumm, s’ils en sont là où ils en sont, c’est que ce sont des gens de principes.

– Sûrement, mais s’ils peuvent récolter quelques dollars supplémentaires sans se donner la peine de se baisser, je suis à peu près certain qu’ils mettront un mouchoir sur les cendres.

– Tu es en train de me dire que c’était un malheureux accident !

Elias se tourna vers un Botica impassible.

– Ça arrangera tout le monde de le penser.

– Tu as voulu faire du feu pour te réchauffer et tu l’as laissé échapper.

– J’ai allumé un feu et je suis allé faire un tour.

– Bon, fais attention la prochaine fois.

– Merci, shérif.

Botica hocha la tête.

– J’imagine que ça devait être fait.

– Je n’avais rien prémédité avant de remettre les pieds à Eden.

– T’as pas à te justifier, mon garçon.

– Je ne me justifie pas, c’est juste une chose que je réalise en la disant.

– Tu comptes t’installer dans le coin ?

– Je ne crois pas que je serai capable d’être ailleurs.

– Je ne suis pas certain que Caryl voie ton retour d’un bon œil.

– C’est de l’histoire ancienne. Et puis, il faut que j’aie récupéré mon cheval dans son écurie.

– Il devait penser que tu ne reviendrais pas, du moins pas si tôt.

– Il n’a pas à s’en faire.

– Ouais, en tout cas, j’espère que t’as rien d’autre à brûler qui t’appartient pas.

Elias ne répondit rien. Il avait conscience que Botica n’en avait pas terminé.

– Tu as trouvé ce que tu étais parti chercher ?

– J’ai pas très envie d’en parler maintenant, shérif.

– C’était pas le sens de ma question, les explications, je veux dire.

– Alors, je suppose que la réponse est oui.

– Si tu sais pas où loger pour le moment, j’ai une chambre libre.

– Merci, mais je vais me débrouiller. Je suis passé acheter ce qu’il faut chez Hobson.

– Hobson, en voilà encore un que ton retour ne doit pas réjouir plus que ça. Sans compter qu’il a déjà dû mettre les Drumm au courant.